

connaissance apparaissant en des couches plus profondes de notre être, où la pensée n'a pas accès. L'apparition d'une telle ouverture, et d'une connaissance soudaine qui pour un temps efface toute trace de conflit, vient comme une grâce encore, qui touche profond alors que son effet visible est peut-être éphémère. Je soupçonne pourtant que cette connaissance sans paroles qui nous vient ainsi, en certains rares moments de notre vie, est toute aussi ineffaçable, et son action se poursuit au-delà même de la mémoire que nous pouvons en avoir.

12.38. Cent fers dans le feu, ou : rien ne sert de sécher !

Note 32 Au temps où je faisais encore de l'Analyse Fonctionnelle, donc jusqu'en 1954 il m'arrivait de m'obstiner sans fin sur une question que je n'arrivais pas à résoudre, alors même que je n'avais plus d'idées et me contentais de tourner en rond dans le cercle des idées anciennes qui, visiblement, ne "mordaient" plus. Il en a été ainsi en tous cas pendant toute une année, pour le "problème d'approximation" dans les espaces vectoriels topologiques notamment, qui allait être résolu une vingtaine d'années plus tard seulement par des méthodes d'un ordre totalement différent, qui ne pouvaient que m'échapper au point où j'en étais. J'étais mû alors, non par le désir, mais par un entêtement, et par une ignorance de ce qui se passait en moi. Ça a été une année pénible - le seul moment dans ma vie où faire des maths était devenu pénible pour moi ! Il m'a fallu cette expérience pour comprendre qu'il ne sert à rien de "sécher" - qu'à partir du moment où un travail est arrivé à un point d'arrêt, et sitôt l'arrêt perçu, il faut passer à autre chose - quitte à revenir à un moment plus propice sur la question laissée en suspens. Ce moment presque toujours ne tarde pas à apparaître - il se fait un mûrissement de la question, sans que je fasse mine d'y toucher par la seule vertu d'un travail fait avec entrain sur des questions qui peuvent sembler n'avoir aucun rapport avec celle-là. Je suis persuadé que si je m'obstinais alors, je n'arriverais à rien même en dix ans ! C'est à partir de 1954 que j'ai pris l'habitude en maths d'avoir toujours beaucoup de fers dans le feu en même temps. Je ne travaille que sur un d'eux à la fois, mais par une sorte de miracle qui se renouvelle constamment, le travail que je fais sur l'un [◇] profite aussi à tous les autres, qui attendent leur heure. Il en a été de même, sans aucun propos délibéré de ma part, dès mon premier contact avec la méditation - le nombre de questions brûlantes à examiner est allé augmentant de jour en jour, au fur et à mesure que la réflexion se poursuivait. . .

12.39. ∅

Note 33 Cela ne signifie pas que les moments du travail où le papier (ou le tableau noir, qui en est une variante ! est absent, ne soient importants dans le travail mathématique. Il en est ainsi surtout dans les "moments sensibles" où une intuition nouvelle vient d'apparaître, quand il s'agit de "faire connaissance" avec elle d'une façon plus globale, plus intuitive que par un "travail sur pièces", que ce stade informel de la réflexion prépare. Chez moi, ce genre de réflexion se fait surtout au lit ou en promenade, et il me semble qu'il représente une part relativement modeste du temps total consacré du travail. Les mêmes observations s'appliquent également au travail de méditation tel que je l'ai pratiqué jusqu'à présent.

12.40. L'étreinte impuissante

Note 34 Le mot "étreinte" n'est nullement pour moi une simple métaphore, et la langue courante ici se fait le reflet d'une identité profonde. On pourra dire, non sans raison, qu'il n'est pas vrai alors que l'étreinte